

Qu'il est donc sublime le culte des morts. Il est instructif chez les enfants qui, dans leurs jeux naïfs, assistent avec solennité à des obsèques imaginaires, quelle gravité préside aux préparatifs d'enterrement. Jamais je n'oublierai une petite scène touchante qui se passa jadis sous mes yeux. Quelques bambins de cinq à six ans jouaient aux funérailles, ils avaient pour victime, un petit oiseau, nouveau-né, tombé d'un nid voisin, et dont la chute avait été fatale. Vite une petite boîte de carton fut transformée en cercueil ; et, le petit héros fut conduit processionnellement au fond du jardin où l'on avait creusé pour lui une fosse en miniature, un petit monticule de sable servait de monument funèbre et quelques branches d'arbres sèches entouraient le petit enclos. Chaque matin les jardiniers novices visitaient le terrain, et voyaient aux décorations de la tombe avec un soin assidu.

Il germe déjà dans les jeunes cœurs d'enfants ce quelque chose de grand qui caractérise les âmes généreuses !

Oh ! n'oublions pas les morts, restons-leur unis. "Le souvenir qui survit au trépas est une absence qui ne se sépare pas." Respectons leur mémoire, offrons-leur nos hommages ; que Mai leur apporte des fleurs et que Novembre leur donne des pleurs. Rosée du printemps, larmes d'automne se mêlant dans cette coupe intarissable qui s'appelle *le souvenir*.

MME ARTHUR GAGNON.

### Pour les morts

À travers les rideaux de ma fenêtre, je l'avais vu passer et repasser hésitante, le regard guetteur sous le rebord baissé de son chapeau noir trop large.

Elle fit encore quelques pas indécis, puis, brusquement résolue, elle s'en vint frapper à ma porte.

Elle tenait dans la main un bouquet de fleurs séchées dont les pétales tombaient toutes des fleurs décolorées et mortes, sans sève ni parfum à cette date du jour des morts, et recueillies je ne sais où aux rebords des routes.

Ce qu'elle voulait ?

Oh ! simplement lui permettre de prendre aux cèdres de la haie, qui entoure mon logis, quelques-unes de ces mêmes branches qui conservent cette éternelle verdure des choses qui ne semblent jamais devoir mourir.

Son bouquet serait alors si joli.

—Et comment t'appelles-tu ?

—La Fine..... savez ben, la Fine Dubuque.

—Et tu demeures ? ...

—A la montagne... savez ben... en descendant... vous êtes venu souvent... j'y étais, le soir, chez le père Colas, quand... son garçon, savez ben... quand...

—Ah ! oui. Puis que veux-tu faire avec ces fleurs ?

Elle resta muette, figée dans une expression de physionomie qui signifiait à quoi bon le dire. Est-ce que cela me regardait, voyons, c'était un secret, je devais bien le voir. Et elle se tenait le dos vers moi pour ne pas me répondre.

Elle entr'ouvrit tout-à-coup la porte et elle se déroba en courant à mes questions.

\*~\*

La Fine Dubuque... En effet, oui, je savais, une pauvre folle surnommée bizarrement la Fine, mais douce, mais bonne, jamais rebutée, reconnue dans tout le canton pour son dévouement de chien fidèle.

C'est elle qui, deux mois durant, sans autre répit que quelques minutes passagères de sommeil sur un bout de sofa, avait servi de bête de somme au père Colas pour soigner son vilain gueux de garnement, pris de la paralysie des ivrognes.

"Va, la Fine, il t'aime bien, mon gars ; il t'épousera, c'est ce tain, quand il sera mieux," lui avait-il dit, et elle, la pauvre folle, dans un instinct d'amour, s'était stupidement mise à se tuer à panser nuit et jour les plaies de ce misérable, à le laver comme un enfant de ses sordides souillures.

Et quand elle était rompue sous la tâche, tombante de sommeil, rendue au bout, le vieux Colas lui redisait sa phrase habilement infâme : "Tu sais, il t'épousera, va, ma Fine." C'est ainsi qu'il l'avait galvanisée, tenue sur pieds et honteusement exploitée

jusqu'à la dernière minute de l'existence de son fils.

Puis quand ce fut bien fini des plaies et des puanteurs, le paralytique, bien enfoui sous la glaise du cimetière, le vieux Colas, débarrassé enfin, avait simplement renvoyé la Fine à la rue.

\*~\*

C'est elle que je retrouvais tout-à-coup. Et à cause de quel caprice singulier venait-elle solliciter ces rameaux de cèdre ?

Debout auprès de la haie, elle s'était mise à choisir avec soin les plus délicats et ceux du vert le plus vif pour les entrelacer un à un à ses pauvres fleurs décolorées. Lorsque son bouquet fut achevé, tout en continuant d'y ajouter certaines feuilles pourpres grappillées au hasard, la Fine s'éloigna lentement.

Où allait-elle ? à quelle idée bizarre obéissait-elle !

Je la vis monter la rue, prendre la route du cimetière de mon village, pour disparaître bientôt parmi les croix noires et les pierres tombales blanches.

Voulait-elle déposer ce singulier bouquet sur quelque tombe ? La curiosité me prit de le savoir et je partis à sa suite, intrigué.

A mon tour, je me glissai sans bruit à travers les humbles monuments et je reconnus bientôt la Fine, seule dans le coin le plus triste et le plus abandonné du cimetière, à genoux devant une fosse sans croix, sans rien.

Au centre du monticule, sur la glaise fraîchement remuée, elle avait déposé son bouquet et elle semblait prier.

Je la surveillai longtemps avec attention pendant qu'elle esquissait des grands signes de croix résignés et que je sentais ses épaules, sans manteau, frissonner sous la bise froide de novembre.

Finalement elle se leva pour exécuter je ne sais quel mouvement lorsqu'elle m'aperçut tout à coup. Je m'avançai tout de suite vers elle pour m'interposer et l'empêcher de fuir.

—Tu viens prier ici, la Fine ? Pour qui donc ! dis-le moi.

—Mais pour le garçon du père Colas, ... parce que c'est le jour de morts aujourd'hui... Il m'aimait gros.

—Et toi, la Fine, l'aimais-tu ?